

Jean-françois Doucet



## **I. En allant sur Pontoise.**

Quand je prends le train pour Pontoise, je me laisse littéralement aller. Je me glisse sur une banquette de bois vernis. Je me faufile dans le reflux des employés du soir. Fondu dans la mêlée, j'attends que le train parte. Les portes se ferment. Personne ne pourra plus monter. Le train se met en marche. Les midinettes vont pouvoir commencer. Elles se trémoussent alors, sortent leurs tricots, se plongent dans leur roman-photo. Par la fenêtre, elles clignotent de l'œil au paysage. Elles font leur tour de charme à tout le compartiment avec la plus

voyageurs sont sur le marche-pied en attendant le crissement final. Un





ridicules. Plus haut, c'était plus sûr. Sous l'église Saint Maclou, les escaliers descendent. Mais avant la grand-rue rien n'est vraiment gagné.

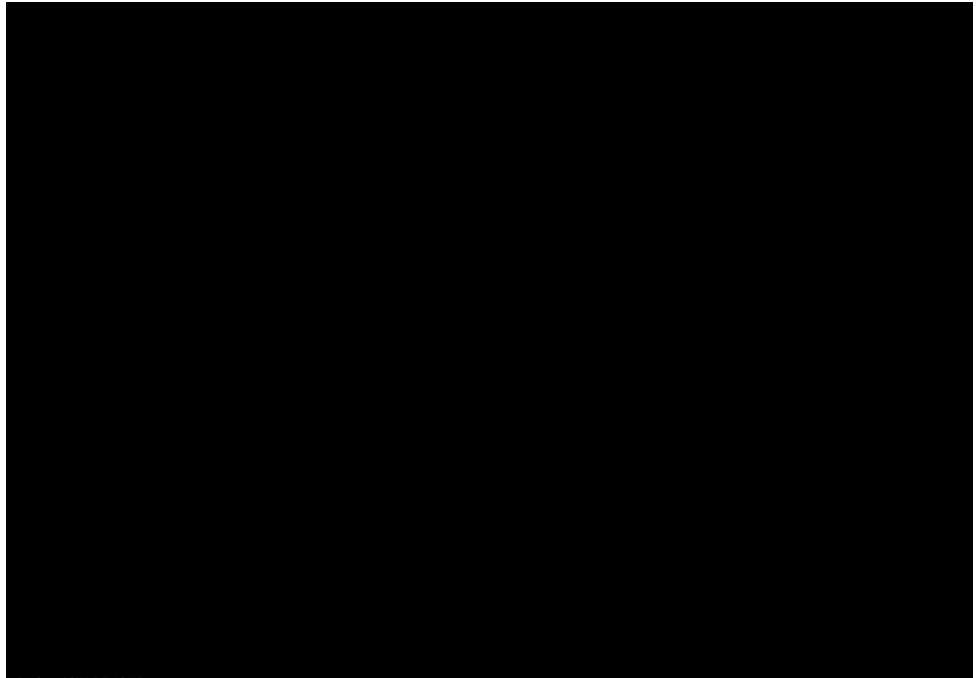
et celui des fidèles. Prêtres, archiprêtres puis évêques ont vieilli  
les dentelles de pierre de la cathédrale. Ils grelotent parfois  
d'encens. À les voir, on croirait que la chaise de Tèsvla  
est toujours emmurée dans la muraille.

bonnes moeurs, elle avait dû partir, son enfant sur les bras. Pour dire que la vie se fait toujours un chemin par un biais ou par un autre. Même de façon inattendue, la même histoire se répète comme si les uns et les autres règlent leurs comptes en guise d'explication.

Maman, elle, s'est frottée à d'autres notables de la ville. Elle a fréquenté ses cercles très culturels sans doute pour avoir accès à toutes ses ambitions. Mais rien n'y a fait. Elle habitait en dehors de la ville, au delà des remparts. Elle n'avait d'autres choix que de partir, si elle voulait cacher la misère de sa condition. A vrai dire, les choses se sont tassées. Les milieux sont tout de même moins fermés. Pontoise, depuis le temps, s'est ouverte. Elle ne fait plus la même distinction d'un côté et de l'autre des remparts. Mais du temps de maman pour ce que j'en ai retenu, c'était terrible.

Dans l'enceinte de la ville, ne se trouvait que les fortunes triées sur le volet. A Pontoise, elles étaient le murmure parisien en grande villégiature. Leurs charmes faisaient dans la culture. Tout autour, le plus naturellement du monde gravitait le service. Lui-même devait être de qualité. Au bas mot, dans la ville, il convenait d'être poli. Même les jours de marché, la vulgarité n'était pas vendue à la criée, les légumes, les fruits, les beurres les oeufs et les fromages.

En quelque sorte, les maisons distinguées tout autour de la place protégeaient contre une sorte de débordement. De cette façon, le commerce attendait son train, dans le style III<sup>ème</sup> République. Les maraîchers une fois partis, la place du marché dégagait la mairie. Pour



**Illustr. 3.- Pontoise, vue du Marché. Coll. Vicherod.**

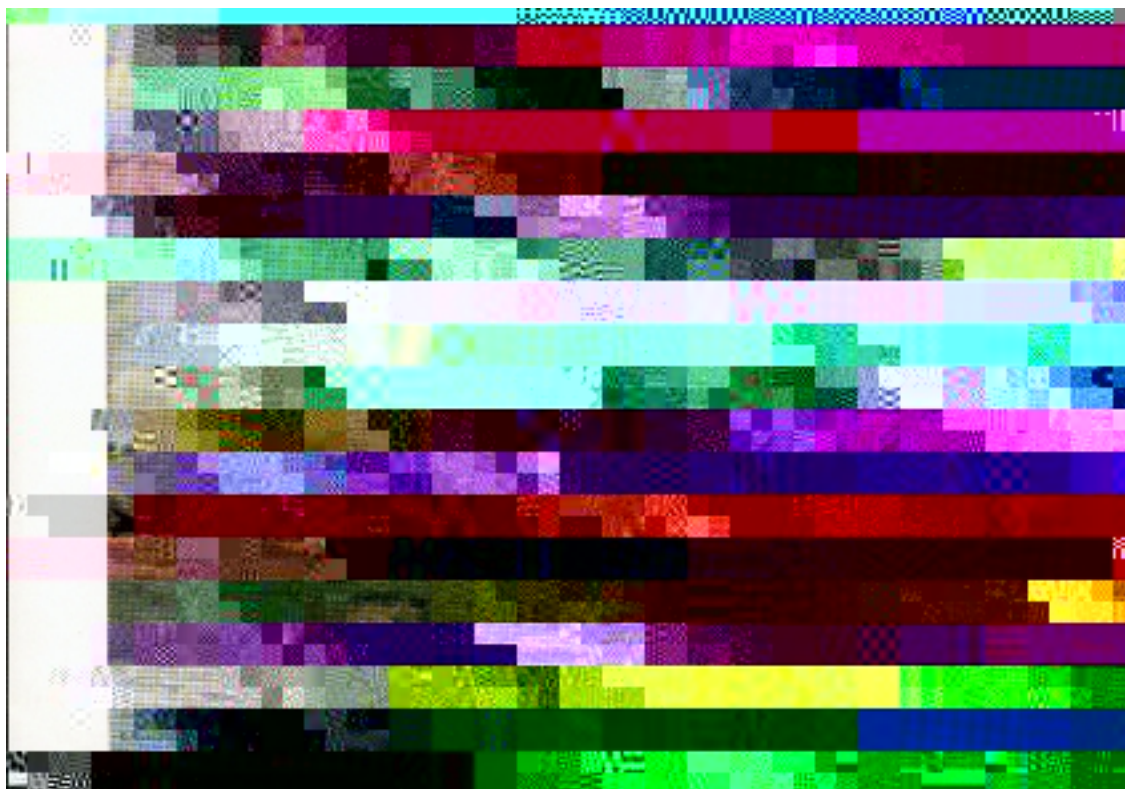


Petite place, petites gens, petits notables : tout Pontoise vit coquettement de son passé. Le Boulevard des fossés est resté la limite. D'un côté, la ville surveille l'Oise. De l'autre, au pied des remparts commencent la vie des maraîchers. Rien n'a bougé depuis la royauté.

---







**Illustr. 6.- Usine près de Pontoise, C Pissarro, 1873. Museum of fine arts, Springfield.**

Rien de bien important ne s'y est jamais passé. Le pont pulvérisé, il restait

leurs cabinets. C'est dire les calamités auxquelles, il a dû savoir faire face. Il ne s'en plaignait pas, loin de là. Il s'en réjouissait même. Ces travaux d'assainissement le plaçaient du bon côté de la barrière. Pour lui, il y aurait désormais toujours du travail à faire. Devenu à demi-fonctionnaire, il en était très fier dans l'exercice de ses fonctions. De la guerre, comme du reste, il tirait toujours les bons côtés.

À Pontoise, d'ailleurs, les morts n'ont pas été nombreux. Seuls y sont restés ceux qui ont penché d'un côté ou de l'autre. Une fois le conflit terminé, la ville a compté les siens. À tous ses disparus, la ville a fait faire une plaque. Puis elle a distribué les noms de rues. De la sorte, les noms actuels en couvrent de plus anciens. Certains existent encore sous leurs vrais noms. Avec le temps, ils ne correspondent plus à grand chose. Pourquoi la "rue de la pierre à poissons" s'appelle de cette façon ? La place des moineaux est plus évidente. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. De toutes les manières les rues entre leurs murs regorgent



de souvenirs. Le poids tire leurs pierres par le bas. Le temps s'y accroche, par pan entier. De cette façon, la rue en est marquée.

À ses morts, la Ville réserve les cimetières par là-haut. Pontoise mécanisée les achemine maintenant par la route en voiture. Aucune trace, n'est conservée des corbillards à chevaux. En revanche, le long d'une demeure cossue en contrebas du Boulevard des Fossés, Pontoise conserve un calvaire et un bûche. C'est là disait maman que les

croque-morts prennent leur pose. On ne s'occupe pas de s'occuper dans la pente pour la dernière demeure. À cet endroit tous se signent pour marquer la présence de la mort. Maman faisait de même.









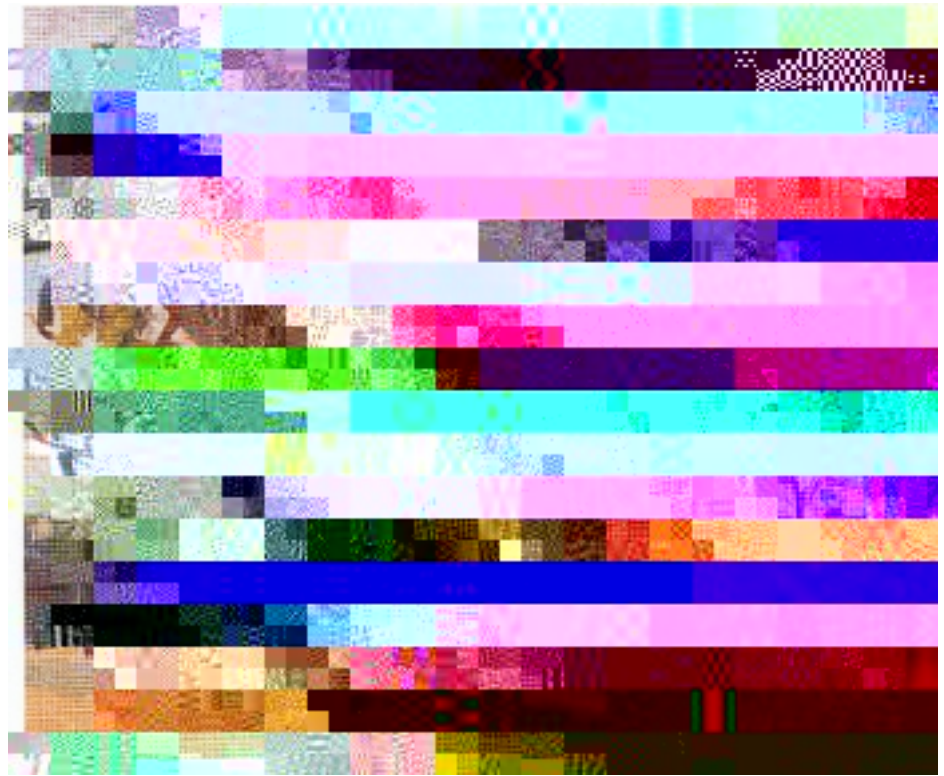
**Illustr. 8.- Les Toits rouges. C. Pissarro, 1877. Musée du Louvre.**

Elles sont posées dans le tableau comme des femmes qui attendraient. Les arbres de devant n'y font rien : elles sont légèrement apeurées. Elles cherchent protection. Dans cette attente, elles ont l'air de faire bouillir la marmite. La popotte promet à l'horizon. Elles sont très chez elles installées à la campagne.





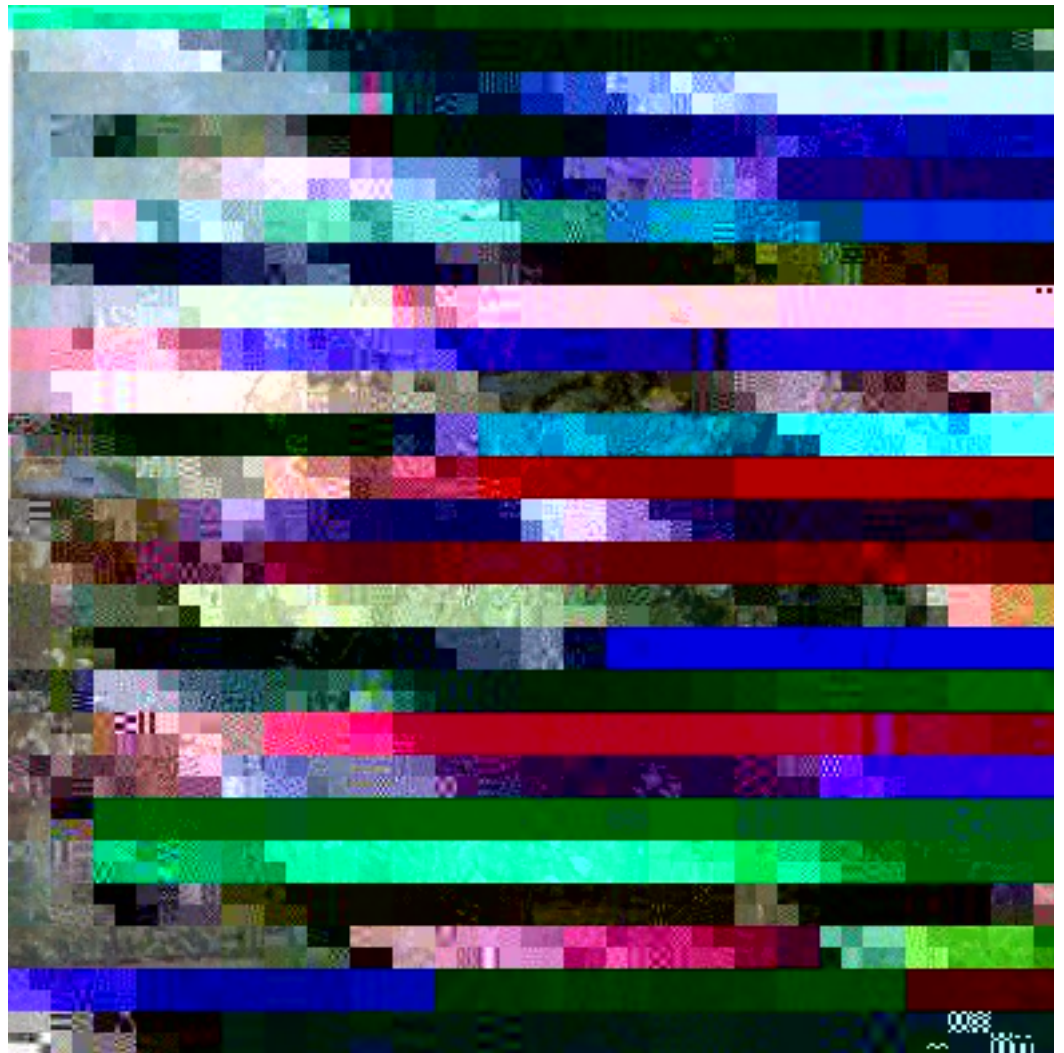
habiter<sup>3</sup>. Il venait juste de commencer son épopée. De 1865 à 1869, à l'Hermitage, il a seulement continué sur sa lancée. Puis la guerre



---

(5) 8.-Albert Wolff, critique d'art du Figaro, appelait les impressionnistes "lesaliniénés ". Vo  
Lucien,  
op.,Ct-10s it., p 40.

Bêtement, l'heureux testamentaire universel se mettait à trier les toiles sur le volet. Le Ministère devait manquer de renseignements. A moins qu'il n'ait été berné par les bonnes âmes très bien intentionnées. Avec le recul, ils auraient pu être moins regardants. 2 Manet, 8 Monet, 6 Sisley, 7 Pissarro, 2 Cézanne et 7 Degas leur tombaient tout cuits dans le bec. Faire la fine bouche pour l'occasion, c'était , 2 retoute la postérité à dos.









tous les vents. Elle élargissait son point de vue à l'infini. Elle se donnait les bords de l'Oise pour horizon. Le tableau montre clairement sa position dominante sur le haut. Pissarro le soulève pour un ciel qui profite

Il faut dire tout de go qu'il avait des débouchés ailleurs. Ses toiles sont même parties très loin. Il a trouvé des amateurs jusqu'à New-York. En fait d'exportation à partir du quartier, il était difficile de faire mieux. Christiane, elle, même en déployant sa ténacité de couturière, ne s'en sortait même pas. Elle s'échinait pourtant comme un mineur de fond sur son filon. Elle n'en venait jamais à bout. L'étouffement la guettait dans son tas de chiffon. Au naturel, elle était déjà bouffie. Mais avec son métier, elle n'arrivait à se sortir de son gros tas. Il perdait quelques fois de sa hauteur, entre deux chaises, mais il se trouvait toujours quelqu'un pour le remonter. Par la porte entr'ouverte, un bout de chiffon passait à travers toute la pièce. Une voix demandait quand le tout serait près. Christiane courbait le dos et répondait en piquant du nez de plus belle.

Dans ces conditions, chez Christiane, c'était un défilé permanent, par le fait. Pissarro sur son tableau n'a pas pu représenter les régiments qui sont passés. Il a voulu gommer tout le mouvement qui, de son temps, sans doute aussi agitant le quartier. Du va-et-vient continu, il n'a gardé que la sérénité.

Christiane faisait de même dans tout le charivari habituel. Elle avait même pris sur elle pour nous garder. Grand-père venait nous porter tôt le matin avant sa tournée sur la Viosnes. Il repartait sur son vélo. Sur des kilomètres <sup>10</sup> et des kilomètres, il pédalait le long du bord de l'eau. De temps en temps, il contrôlait que tout était bien comme il faut. Le soir, il remontait la pente. Christiane l'attendait pour nous livrer. En attendant nous pouvions fouiner un peu dans ses bouts de chiffons. Nous en faisions trembler les piles. Christiane, noyée, lançait sa machine à la main

---

<sup>10</sup>



Les plate-bande

Par ce biais, Christiane nous faisait l'honneur de sa cuisine. Elle avait mis de suite les draps à bouillir sur son poêle à charbon. Elle nous dressait, Chantal et moi sur son évier les fesses à l'air. Christiane se mouillait pour l'occasion. L'eau était toute grise de savon pour une fois. Elle étrennait ses gants de toilettes en éponge. Elle nous passait le savon partout. Elle torchonnait hardi tiens bon jusque dans nos raies. Au bon endroit, elle octroyait au savon de Marseille toutes les vertus. Il fendait à merveille les odeurs à couper au couteau. Pour figoler, elle continuait sur sa lancée : Tiens toi bon mon bonhomme ! Donne moi voir ta frimousse par ici, disait-elle.

Elle nous rhabillait pour retourner à sa couture qui l'attendait. Elle avait levé le pied de sa machine. Elle avait eu l'avantage de nous tripoter à la moindre occasion. Maman ne voyait pas Christiane d'un mauvais oeil pour autant. Elle se félicitait de pouvoir libérer un peu grand



Roger et Robert étaient coquins à ce point qu'elle devait faire la police. De





étaient plus exposés aux aléas. Mais les uns et les autres avaient trouvés leur place au soleil de l'existence. Il y avait bien des hauts et des bas. Mais l'un dans l'autre, il n'y avait pas de grands creux.

### **Brève bibliographie**

1. John Rewald, P3ssarro Camille. John Rewald, London, 1963. 158 p. ( The library of great painters)
2. Adler Kathleen. Camille P3ssarro. A biography. London 1978. 208 p.
- 3-. P3ssarro. Edited by Christopher Rloyd. Oxford 1979.

### **III. Par la**



Pour la remplacer, il s'était mis à sa couture. Pour la tambouille, il assurait de même. Christiane dans ces conditions, plaçait ses billes comme un cheveu sur la soupe. Sur la pointe des pieds, elle s'était retirée dans le respect et la dignité. Elle restait une parcelle de pureté dans le quartier près de grand père. Une fois sa retraite assurée, elle avait cultivé les valeurs sûres pour une vie totalement consacrée. De là, elle tirait ses titres de noblesse. Pour un peu, elle habitait son fief dans le Haut de l'Hermitage. A force de cultiver le souvenir des Rois, elle prenait une

A coup de Bible et d'Historia, Christiane avait repris du poil de la bête. Robert était difficile à passer. C'était une paye tout de même. Les papiers étaient peine perdue. Elle les avait en travers du gosier. Sur sa Singer, elle essayait de digérer. Pour terminer, elle avait encadré sa photo. A Roger, le dimanche, en plus de sa journée, elle demandait quelques violettes pour mieux se souvenir. De cette façon, elle arrosait double la belote. Elle commençait à tout oublier.

Ses travaux de couture, l'avait reprise de plus belle. En plus, elle portait son linge au Valhermeil. Elle nous attendait pour l'occasion. Quand nous arrivions, Chantal et moi, son balluchon était noué prêt à partir. Elle bouclait sa maison derrière elle. Avant, elle tirait son balluchon, la conscience très tranquille .

Tous les trois, nous abordions le gigantesque escalier. C'était la i plongée dans tout le paysage. La vallée de l'Oise au lointain nous donnait le vertige. Quand nous commencions à descendre, l'Hermitage était à nos pieds. La pointure des marches dépassait nos pieds de cent coudées. Nous étions dans nos petits souliers tous les trois jusqu'en bas. Christiane s'arrimait à la rampe, descendait en crabe une marche après l'autre. Son balluchon suivait. Chantal et moi restions rivés à la rampe. Christiane roulait sa boule cahin caha. Elle bougonnait pour nous son expérience. Faites attention, disait Christiane, de ne pas vous casser la margoulette.

Christouffl C'éte cent



la sente d'Auvers. Récemment, la commune a rabaissé ses ambitions.



On peut même imaginer qu'ils allaient, pique-niquer par là-haut. Sur un dessin de Pissarro, tous sont représentés dans la nature<sup>13</sup>. Il se pourrait qu'ils soient partis en randonnée par le haut de l'Hermitage. Rien n'est moins sûr. Mais le jeu vaut la chandèle de se lancer en conjecture.

Quoi qu'il en soit, Chantal et moi, partions pour l'aventure. Nous prenions le balluchon à Christiane pour étoile. Nous commençons à petits pas dans la campagne. La sente n'était plus goudronnée. Elle était d'époque en terre battue. Seules quelques pierres de ci de là

Christiane se mouchoit dans la sueur. Au premier arbre venu, elle faisait des ombrelles comme des mouchoirs de poche. Elle tirait de son bulluchon trois carrés de tissus qu'elle nouait au quatre coins sur nos têtes. Nous étions parés pour la traversée du désert en plein été. Au

Par la porte d'en-bas<sup>14</sup>, ce qui est certain, s'enfourrait l'herbe à

Non obstant ces détails historiques, la première maison dans les

pouvait pas trouver à se caser. Dans ses derniers retranchements, la guerre chassait tout devant elle. De cette manière, grand-mère Petitjean et maman sont arrivées par la voie des eaux à l'Hermitage. Grand père

Le 42 sente d'Auvers était son lot de consolation pour le restant de ses jours. Curieusement la maison ressemble à s'y tromper à celle que Cézanne a représenté sur sa toile. La maison du 42 est comme la maison du pendu en contrebas. Mais le point de chute de Grand mère Petitjean n'était pas d'aussi sinistre mémoire. A ma connaissance, personne au 42 sente d'Auvers ne s'est jamais pendu. Au contraire, en pleine guerre, grand mère Petitjean avait maman pour s'accrocher aux branches. De plus, l'Hermitage lui ouvrait ses bras pour faire connaissance. Même en période de guerre le quartier son sang froid. La destruction meurtrière peut poindre à l'horizon. L'Hermitage depuis le

***Au lieu dit " Le Chou ".***

En fait, sans se presser nous arrivions avec toutes sortes de pensées à destination voulue. Depuis longtemps le balluchon s'était mille fois répandu. Quant à Christiane elle avait fondu à force. Nous arrivions au Chou pour ne pas s'arrêter. Christiane déposait tout ce qu'elle avait mystérieusement . Nous repartions sur le champ en prenant par le haut.

AlOait-on au Valhermeil ? Je ne me souviens plus. Christiane connaissait-elle plus loin que le Chou, je ne sais. Je ne me souviens que son soulagement à mi-chemin en faisant demi-tour. Elle prenait son air

delle asour n pred10(a ma-chà0(a ma-c.vions)TJT00.1302 Dt-ellecettt-ellen çon  
pensépar70 d10v le trlnr lilagemmpsle trè010(le byschchon )ou emps





Seul Van Gogh est resté à Auvers près du Docteur Gachet. Il s'y est même profondément incrusté. Une fois sur place

#### **IV. Sur les bords de l'Oise.**

De son vivant, Van Gogh<sup>19</sup> n'a jamais vendu qu'une seule toile<sup>20</sup>.

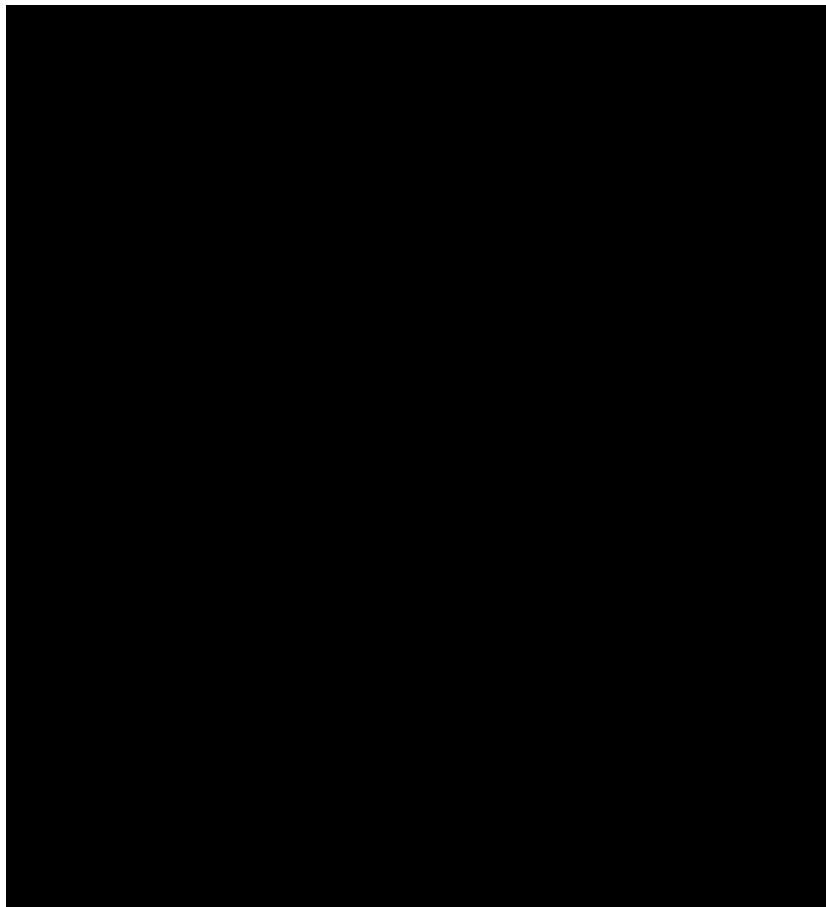
Leur production, comme celle des autres, devait entrer dans le circuit. Mais avec un peu d'astuce, les impressionnistes ont su éviter de trop se faire plumer par les lois du marché. Ils ont même adopté ce grand principe de base. Ce faisant, ils prenaient le recul nécessaire face à leur

leu harmdà  
iomme desbuells desavone. LLurs ouLLursd  
Lesprxe. Ppatimse detrèse ba, cells s ond

7 dans lns l







**Illustr. 18.- Sur les bords de l'Oise ( vers 1960)**

Chantal et moi étions aux appâts pour enfile les vers dans les hameçons. Sitôt un goujon pris dans les mailles du panier, Albert donnait ses sommations d'usage. Nous entrions en action. Du bout des doigts nous tripotions les vers de vases spécialement choisis pour l'occasion. Dans les tout débuts, Albert les tirait d'une motte de terre dans le jardin. Puis, Paul<sup>22</sup> lui a prêté main forte. Il habitait au dessus des articles de pêche près du pont de Saint-Ouen. Il en connaissait par conséquent un rayon. A force de passer devant les mille et une manières de prendre du poisson, il est passé spécialiste de la question. De plus, le marchand avait des vers spécialement conçu pour l'Oise, paraît-il. Si bien qu' Albert s'est offert le luxe de l'appât exprès pour gardon. Du coup, il apportait sa pierre aux légumes du jardin de grand père. Il cessait sur le champ de retourner les

---

<sup>22</sup>

mottes de terre pour un oui et pour un non. Les meilleurs vers de terre étaient à sa portée. D'autant plus qu'il fallait toujours les essayer dans l'eau par notre intermédiaire. Comme les points de comparaisons dépendaient de facteurs multiples et variés, les vers de vase du pont

agissait désormais sous couvert de l'administration. A la pêche comme ailleurs, il rentrait dans le rang comme tout le monde.

Au point qu'Albert lui avait emboité le pas pour les papiers. Jamais Albert ne se serait permis de pêcher sans protection juridique. Grand-père lui avait même passé le mot. Paul, à lui seul, avait suffisamment risqué toute la réputation. Albert n'avait pas à se salir en supplément. Car, étant de l'administration lui-même, grand père ne lui en voulait pas pour autant. Il fermait les yeux sur le passé à condition que le





toutes les façons le remettre sur pied. A force de volonté, elle y est

a i u partiellement arrivé.E

n o b

a v a



Dès cet instant, on pouvait songer à passer à table, disait grand-père. De fait, tout s'orchestrail sur ses allées et venues tous les jours sur sa Viosnes. Hiver comme été, il en surveillait tous les tenants et aboutissants. Enfants nous le suivions dans tous ses déplacements.

Au moindre regard nous rectifions la bonne tenue à table. Albert montrait l'exemple en serrant ses poings en signe de politesse. Dans le mouvement, Chantal et moi prenions la position de départ pour la soupe. Grand père nous passait le pain à tremper. Il était frais de la journée pour mériter d'agrémenter le bouillon du soir. Dans nos assiettes, la mie nageait comme une fleur au milieu d'un lac. Les yeux du bouillon faisaient aurore tout autour. Grand père, le premier se permettait d'y planter la pointe de sa cuillère. Nous le suivions pour éviter de sucer trop fort dans le bouillon. Car à table disait grand-père, on doit pouvoir entendre une mouche voler. Il faisait allusion aux bruits de bouches dansissant







affaires parfaitement délicates. Mais, après tout, il était chargé de



L'art et la manière régulaient à la bonne température tout l'établissement. La paix scolaire régnait aux bons soins de grand père. Après les querelles des riverains sur la Viosne, grand père ne se mêlait plus des affaires pour avoir des ennuis après. Il restait au chaud dans sa cave à mazout en attendant définitivement sa retraite. Il était à l'abri de toutes les tracasseries. Il arrivait au bout de ses peines.

Après, les rhumatismes allaient le prendre dans les jambes. Mais grand-père n'était pas le genre à se laisser aller sur ses lauriers. Sa Viosne était hors de portée. Les travaux de l'école lui avaient donné de la suite dans les idées. Pour suppléer à sa

Petit à petit, grand-père avait refait sa vie sans rien ni personne pour l'aider. La Ville s'était peu à peu détachée. Mais grand père n'était pas homme à lâcher le morceau de si tôt. Même pris dans les pattes par son grand âge, il continuait à vaquer à ses occupations habituelles. Naturellement grand-père avait dû remiser son vélo pour de bon. Mais, même dans ces conditions, grand-père était encore bon à quelque chose

Il conservait toute sa tête sans perdre pour autant son sang froid. Ses forces diminuaient comme le reste. Mais la retraite se déroulait comme si de rien n'était. Papa avait même trouvé à grand père des Natusvé refrsteP pou0(sdég podiris )-10ttes gra-d père ervait

III

aurait retrouvé son compte. Mais les enveloppes pour grand père étaient une fin de carrière. Elles ne pouvaient pas prétendre à la vérité des prix.

Chaque enveloppe dépassait tous les records. Seul, grand père n'était pas au courant. Il se contentait de vivre dignement. Dans ses écritures, il mettait beaucoup de sa joie. Les destinataires recevaient les dernières adresses manuscrites sans un gramme de machine autour. Les timbres à la rigueur auraient pu être collés avec le soucis de leur rentabilité. Mais les adresses respiraient l'amour et la tendresse.

Pourtant grand-père en était chiche par soucis d'économie. Il en

préferrait s'éclairer à l'huile ou au pétrole plutôt que de céder. Sur les années, il avait le temps de s'entêter dans son refus total.

Une fois le coup de l'électricité digéré à peu près, son amertume s'était reportée sur le toit. Pour éviter les plus gros dégats, il plaçait ses bassines aux principaux points stratégiques. La pluie s'égouttait à travers les tuiles en toute tranquillité. L'humidité n'allait pas déborder partout dans tous les murs. Mais pour les réparations proprement dites, grand-père ne voulait pas l'entendre parler.

Les fenêtres de la même façon, s'étaient détériorées à l'usage. Les carreaux, les uns après les autres s'étaient cassés par malchance. A partir d'un moment, grand-père ne remplaçait même plus. Il bouchait

calendriers étaient un débouché astucieux pour utiliser les vieux papiers. Ses bassines étaient une trouvaille maison pour empêcher le pire d'humecter les murs de la maison. Quant aux W.C. on n'en entendait plus parler depuis qu'ils s'étaient définitivement en84 r5. Pour l'eau, le gaz et l'électricité, il suffisait d'en faire la demande. Le progrès avait évolué de ce côté là aussi. Grand-père n'avait rien foncièrement contre la vente. Mais les acheteurs en revanche reportaient toujours leur décision.

Les uns après les autres, ils demandaient leur temps de réflexion. La maison naturellement encourageait toutes sortes de méditations. Elle repoussait à l'infini toute menace de vente. Elle tarissait à la source le défilé d'acheteurs éventuellement intéressés5. Elle se présentait en loques pour se marier. Par ce procédé radical, elle se rendait repoussante à souhait.

A la fin de la mise en vente, seuls les romanichels osaient se présenter. La plaisanterie était allée trop loin. Grand père restait poli



Grand-père, de lui-même s'était coupé les ponts pour sa retraite. Son atelier une fois vidé de tout son bataclan, grand-père ne savait plus où se mettre. En cas de vente, grand père restait parfaitement maître de tous les événements. Il faudrait trouver de la place à l'hospice. Il ne délogerait pas même le dos acculé à la carrière.

Les romanos pourraient se vautrer dans leurs nouveaux terrains. Grand-père s'en tiendrait à la dignité quand même. L'honneur serait sauf par la même occasion. En fait de retraite, il décrocherait même le pompon.

Pour arriver à cette conclusion, grand-père avait tout sacrifié. Même son petit atelier n'était pas réglementaire. Depuis la guerre, il avait changé subrepticement des mains de ses propriétaires. Tout d'un coup, il y avait eu passation. Les petites carrières en sous sol n'appartenaient plus aux terrains de surface. Par simple extrait cadastral, il y avait eu dérogation.

Au moment de remettre ses clefs, grand père avait fermé les yeux sur le méli mélo. Il était au dessus des ayant-droits pour tout ce qui est des papiers. Le tout était d'en être débarrassé même pour une somme modique. En fait, un prix dérisoire mettait un terme à l'affaire.

Rentré chez lui soulagé d'un gros poids grand père avait laissé couler ses larmes. Ses yeux embués n'arrivaient plus à routrouiller partout comme avant. Toutes ces histoires lui avait porté sur le moral, par le fait. Un jour même papa est tombé sur son beau-père en pleurs. A partir de là, tout s'est déroulé comme par enchantement. Papa était justement à l'affût d'une propriété à vendre. Papa rêvait tout haut à cette époque. Mais il avait quelque chose dans l'idée. Il se berçait d'illusion dans les chât Twnt mme





mouvement. Il avait le nez pour les anguilles sous roche de capitaux. Les prix lui mettaient la puce à l'oreille. A l'Hermitage, le montant imposé attirait particulièrement son attention.





l'humidité s'infiltrait par là sans pouvoir rien y faire. Jusqu'au moindre recoin, grand père partait en guerre contre tous les travaux à faire. Il en dressait l'inventaire le plus complet. Sa tête était un feurre-tout de choses à tout rabibocher. Dans cette position, il baissait les bras avant de commencer.

Heureusement nous étions là pour lui prêter main forte. Notre chance lui souriait également. Pontoise allait s'envoyer en air finalement. Une rage nous prenait de tout refaire. Nous tirions la maison d'un mauvais pas. Grand père s'en sortait par ce biais. A nouveau, il faisait

marteau, l'Hermitage s'envolait pour l'Espagne. L'espoir lui soufflait sous



cédait d'elle-même. Elle poussait son premier cri dans le silence des jardins alentour. C'était un prélude à plus violent. Pour s'ouvrir pour de bon2deC'était1égèson viédait anses gonds-même. gémie pousen raclantur de

Il géopsesto, et la moins d'afarâne d'État à d'insédantment )e/Tuyée. BalayéTJ0T0



maman pouvait glisser ses propres propositions. Elle bougonnait au déballé en biglant dans ses paquets de papiers blancs. A chaque plat avancé, maman avait sa solution toute faite. Grand père et maman faisaient chorus pour ces choses là. Pour d'autres, grand père restait à surveiller. La popotte suivait alors son train train ordinaire. Mais s'il fallait lui donner la main, grand père déléguait quelqu'un. Muni des consignes au pied à tourner. En fin de journée, grand père donnait bien quelque signe l'entonnait alors son refrain préféré. Le retour était toujours très encombré. Les routes étaient à la merci ses précautions à prendre. Au bout d'un moment, grand père n'y tenait plus. Il faisait son tour remettre les choses en place.

Tout serait rangé pour le départ. Rien de devrait trainer derrière. Même les paniers devaient trouver à se caser. Les fleurs débarassaient le plancher dans du papier. Fraîchement couoaeentielles ne risquaient pas de se fâner. Quant aux légumes frais du jardin, maman pouvait en prendre bien sûr. Prenez-les comme s'il en pleuvait disait grand père. L'Hermitage pouvait fournir toute une semaine Paris, ajoutait-il en plaisantant.



la fin, rien ne suivait plus du tout. Les marches allaient trop vite pour son âge. Ses jambes le lâchaient tout bonnement. Grand père avançait à pas lents dans le temps.

Papa, au contraire, venait le voir bien plus souvent. Tout allait plus vite maintenant. Par la route, papa jouait avec les embouteillages là où ils l'attendaient le moins. Il prenait la bretelle par Sannois. Après, il naviguait aux heures creuses comme un roi. Grand père était à deux tours de roue en voiture, disait papa. Le rapprochement tombait très bien. Grand père abordait justement son déclin. Les coups de vieux s' étaient visiblement rapprochés. Il suffisait de constater pour conclure. Le pépin nous pendait au nez un beau matin. Un jour ou l'autre, grand père se rentrerait une fois pour toute finalement.

A chaque fois, en partant, la question se posait. S'il s'endormait pour de bon, son corps affreusement devrait attendre. Du samedi au lundi, le temps était limite. Le temps d'arriver, tout pouvait commencer à se gâter.

Fatalement, la porte d'entrée entachait ces pensées de toute son horreur. Elle devenait intenable à force d'envisager toutes les éventualités. Heureusement pour elle tout s'est très bien passé. A un moment donné, la porte restait comme on l'avait laissée. La fin en beauté était pour tout le monde une délicate acer



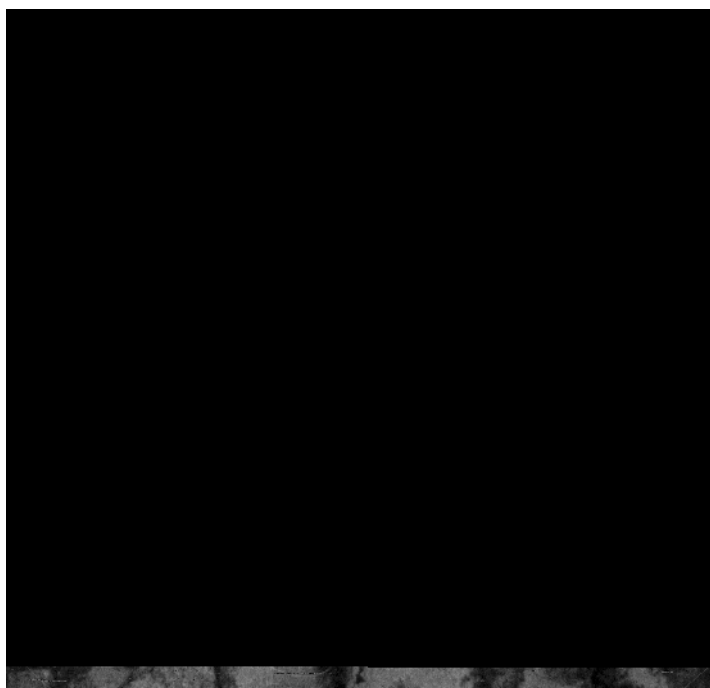
vraiment en cause; bien sûr. Mais pour sonner l'entrée s'était bêtement négligée. De la sonnette, il ne restait pendu qu'un bout de vestige. Le fil

Le noir rutilent sortait de son tiroir. La sonnette faisait surface sans forcer. Puis elle était posée par enchaînement. Depuis, elle teiate

## **VI. La grille de fer forgé.**

à l'électricité. Pour dire qu'on peut faire du moderne avec tout le passé à la main.

Philippe avait pris le coup du fer forgé. A force de taper, l'acier s'était plié comme il l'entendait. Philippe sortait grandi de l'épreuve. Il passait ferronnier à la postérité. Avec lui, la maison commençait enfin à ressembler à quelque chose.



**Illustr. 26.- La grille en ha-10 du mur du petit jardinet. (Photo.- Ph. Doucet)**

Malheureusement ni papa ni grand père n'avaient eu le temps de clore joliment la maison. Ils avaient hérité du plus gros. Les fondations leur incombaient sur les brLa grrs gros leur oti de



attraper. Un retard, dans une maison, est toujours à combler. A coup de fer forgé, on y assurerait la sécurité de plus. A la rambarde, les enfants pourraient s'accrocher à du solide. Un garde-fou les retenait de tomber de très haut. En dessous, la carrière, en effet, creuse un trou de dix mètres. Du four à la terrasse, un long boyau se tord sous la roche. A dix pieds







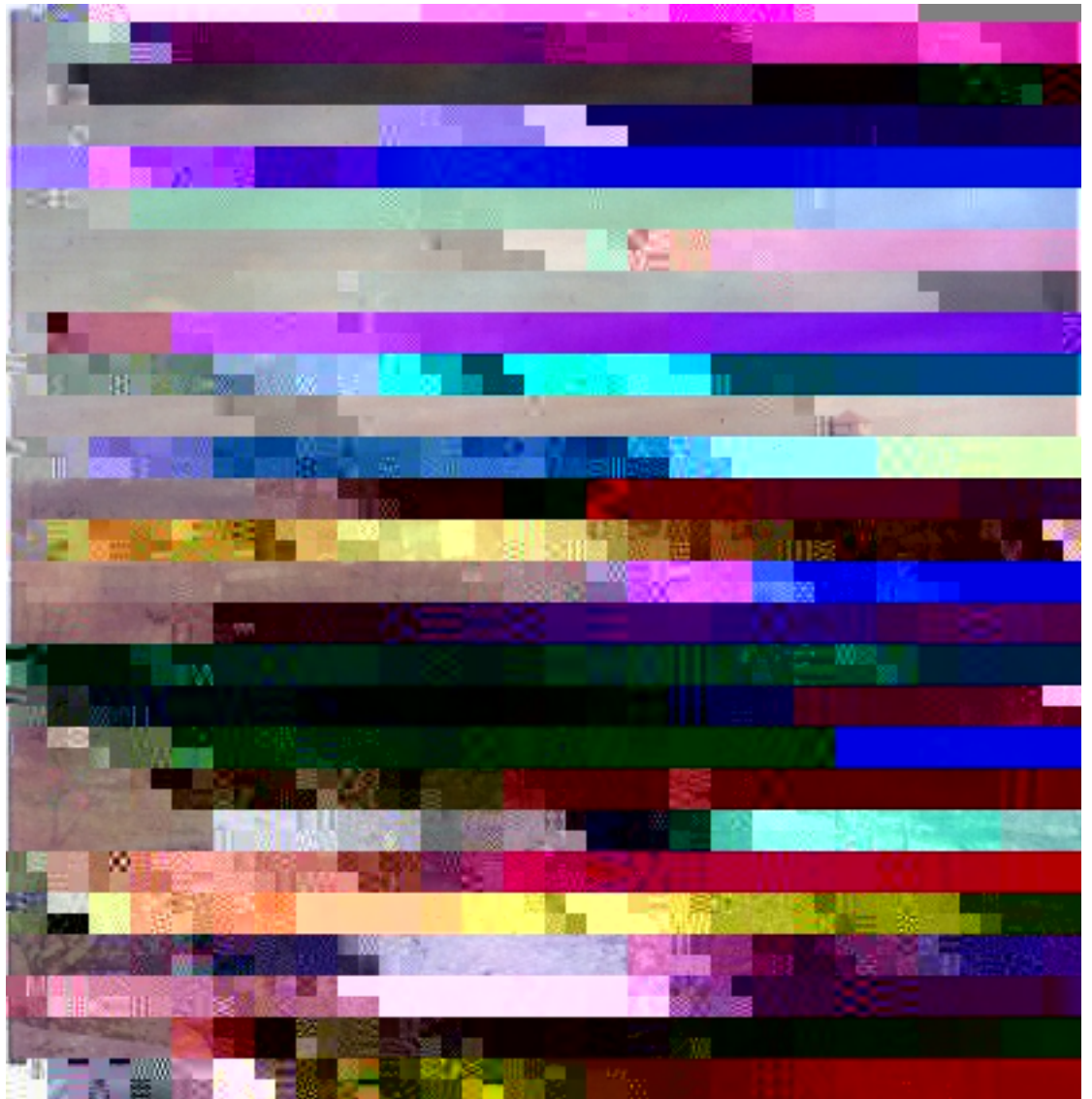
franches pour les brouillons. Sans menacer personne, je respirais sur l'interprétation.

Les sons laissaient très haut des traces dans l'air. A ce point, le soleil brillait d'ardeurs mystiques. La même veine pouvait aller très loin. En l'air, le vent me chuchotait des apartés. Sans souffler mot, il tempérerait mon élan. Avec un peu de sa fraîcheur, je restais sur terre en jouant.

La musique ouvrait en grand un autre rêve. En si bon chemin, je montais un poste d'observation de l'horizon. Une carte à la main, je repérais d'abord le terrain. Pendant des heures à la jumelle, j'épiais rigoureusement le lointain.

Ma longue vue était montée entre les deux fourches largement écartées. Il suffisait d'y penser: j'avais glissé la lorgnette dans l'entrefilet de l'arbre. A première vue, l'horizon se présentait par le bon bout. Sur le fond bleu du ciel, les mamelons de l'Ile-de-France s'offraient à la lunette.

L'optique, certes, a ses raisons que la lorgnette ignore. De toutes façons, les hauteurs bouchent la vue. Ma longue vue allait bien jusqu'à Montmorency. Enghien-les-bains, me berçait d'illusions. Je n'oubliais  
l'au' à mot 0 (lait soier le anr, l ber admiroufdns qu La ean(pre.outes) TJ-4.73 -2 TD0.



**Illustr. 30.- Vue du petit jardinet : l'Alcool-levure et les hauteurs de Montmorency. (Photo J.-E Doucet )**

Ce genre évidemment rend service en bien des occasions. e le indication facilement re-moins, une précision d'o'i(u) 10 cans toute l'installation, tous les instruments restent en place. e Anne-mari Ce préserver autant que possible le montage.

Elle pouvait découper le monde à sa guise. Elle avait -10 (le -10 (b) travers des lentilles, le ciel, naviguait outre-mer. Des flibustiers et c



J'étais éberlué par le point noir en l'air. A quelques jets de pierre, il venait se poser. Dans l'herbe, en fin de course, il cognait doucement. Au tapis, il demandait grâce en débris. Un grand coup



devenaient chasse rigoureusement gardée. Maman n'y fourrait plus son nez par ce simple procédé.

Une seule fois, par conséquent, maman a bien failli déguster pour de bon. Heureusement à l'Hermitage tout peut rentrer dans l'ordre. Derrière ses hauts murs silencieux, la maison reste prisonnière. Elle amortit sa violence dans la pierre. La moindre explosion retombe très vite

Depuis que le monde est monde, il en a toujours été ainsi, pensait grand père. Il comprenait de la même manière les pierres dans les jardins. C'étaient de vulgaires plantes, pour lui tout au moins. Tout jardinier le savait parfaitement. Pour peu qu'on en tire une, les autres n'attendent qu'à pousser en dessous. Pour preuve, chaque pierre prolifèrent comme du chiendent. Evidemment, dans ces conditions, grand père s'était déniché des explications partout. Rien n'échappait à sa logique première. Tout coulait de source par simple raisonnement. Même<sup>94</sup>

Encore le coup de bêche dont il est question remonte à tout récemment. Plus loin dans le temps, grand père était terrible soir et matin dans son jardin. Vraiment, il défonçait tous les records de terrain. Toute sa famille n'avait qu'à se féliciter. Grand mère Petitjean, la première, devait être pleinement satisfaite. Pour la soupe, les légumes du jardin donnaient un sérieux coup de main.

Grand mère Petitjean une fois morte, grand père d'ailleurs lâchait un peu tous ses jardins. De lui-même, il se cantonnait à moins. Grand mère Petitjean avait pour chasse gardée le gibier et la volaille. Elle avait donc de quoi faire avec tout. Mais elle allait jusqu'au bout. Mine de rien, ses doigts de lingère viraient au sanguinaire. Lille. Elle n'y coupait pas. Elle venait finir ses jours sur le boulevard. Sur le coup, grand mère Petitjean tranchait partout.

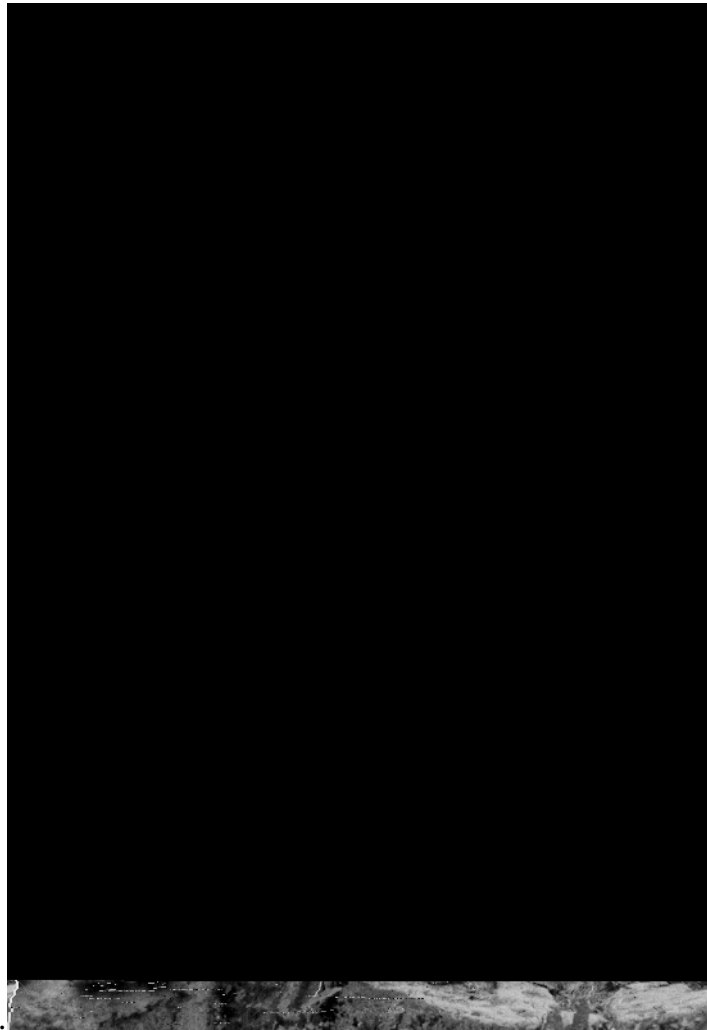
Un jour cependant, une oie perdait la tête effectivement. Mais elle puisait encore sur son élan vital. Sur les nerfs, l'oie continuait à marcher. Elle était blanche de peur. Elle descendait encore un peu plus bas. Sa tête roulait par terre sans l'empêcher de continuer. Pour un peu, le jardinet était sacré cathédrale sur le champ. L'oie entrait dans l'histoire en religion. Le jardinet prenait Saint Denis pour patron.

Pour dire que, malgré tout, le jardinet s'est fait une solide

initialement prévu. Chaque marche passe aux pieds de tous des petits escarpins.

**Illustr. 32.- Les escaliers vus du cellier (Photo J.-F Doucet)**

Les escaliers mènent tout le monde en bateau 100 % . Un certain flottement prend dans les jambes. Puis, tout se termine dans les pertes et fracas. L'escalier se dérobe sous les pas qui s'envolent. Les marches une à une ripent dans le dos du malheureux. L'escalier joue du piano dans ses côtes. Une arrête de poisson lui passe droit dans le corps. Finalement, l'escalier gratte sa mandoline jusqu'au bout du croupion



**Illustr. 33.- Le haut de l'escalier<sup>29</sup>. (Photo Ph. Doucet )**

des générations est acquise. Elles sont passées dans les escaliers. Pour témoigner, elles pouvaient parfaitement compâtrer.

Les rampes également sont d'un utile secours. Elles autorisent un brin de désinvolture pour commencer. Mais le véritable secours est en réalité un point d'appui trop tard. La rampe donne beaucoup de faux espoirs. Même à pleine main, elle glisse pour se rattraper aux branches. L'escalier, sans se douter, laisse choir les loques sans pitié.

### ***La petite cour en bas.***

En fait, atterrir dans la petite cour en bas <sup>30</sup> n'est guère plus rassurant. Le sol y est mou sous les pas également. Pour remédier à cet inconvénient, une plaque de ciment couvre maintenant le puisard<sup>31</sup>.

suite : la petite cour d'en bas servait longtemps de fosse d'aisance. Les cabinets s'étaient effondrés dans le petit cagibit<sup>33</sup>.Après la guerre rien ne venait vraiment les remplacer.

D'emblée, grand père avait pensé à la cour pour dégager un peu.

A coté, le cellier se trouve à l'écart de toutes ses histoires. Son passé est déjà sous la roche. A vue de nez, le cellier sent quelque chose aussi. Mais l'odeur donne à plein seulement une fois la porte ouverte. La clef donne le ton pour l'illumination. Elle est de taille raisonnable. Jamais elle n'est tombée vraiment en panne. Dans les pires occasions la p0.370s'est comp0.3é très dignement. En réalité, elle a fait son temps, elle aussi. Seule la serrure aurait pu rempiler. Autrement, tout est vraiment à changer. Ne mérit370d'être conservé que le petit carré découpé dans le bois. Il mesure exactement la lumière nécessaire, pour arroser le vin. La lucarne évi370aiesi aux bouteilles0d'être plongées0totalement dans le noir.

A cet endroit précis, grand père mettait aux frais ses meilleures trouvailles. La bière y trouvait une cave à mettre au frais également. Pour d'autres boissons, grand père y était ver nede même. Mais l'essentieledede

bonne continuation pour tout. Pour grand père remiser proprement ses bouteilles0était un métier autant qu'une tradition. Son père déjà vendait du0vin de profession. Pour cette raison, sans doute, grand père choyait sa cave tout particulièrement. Nul ne le sait exactement. Mais les0faits corroborent toutes les0observations. Le vin vraiment était de la maison. Grand père a voulu même en faire. A petite échelle, naturellement, il en pressait quelque fr 10(2ifdu0)10piedait v3é t là-hn m0(l'ow(jussait el )-10(en)JTC











Là s'arrêtent nos investigations correctement documentées. Ensuite, il faut élucubrer jusqu'à la nuit des temps. La carrière sans doute a été habitée de tous temps. Mais il faudrait des mesures tout à fait scientifiques pour préciser un peu les choses. Les archéologues sans doute sonderont un peu partout à toutes fins utiles. A défaut d'écriture



**Figure 1.- A droite de la gouttière centrale, une rangée de pierres d'angle apparaît. (Photo. J-f Doucet )**

L' évidence crevait les yeux de tout le monde. Mais Chantal et Bernard cherchai771 surtout. Ils recoupai771 des correspondances

pierres d'angles coupaient un mouchoir de poche en deux. Mais même en petits morceaux, la chaumière porterait à faux dans les cloisons. Un rien cloche dans la maison de toute façon.

La maison, pour sa part, profiterait des retombées. C'est à souhaiter pour redorer à neuf son blason. Car, partir d'une chaumière de rien du tout pour commencer, ne présage rien de bon pour terminer. La pente est bien dure à remonter.

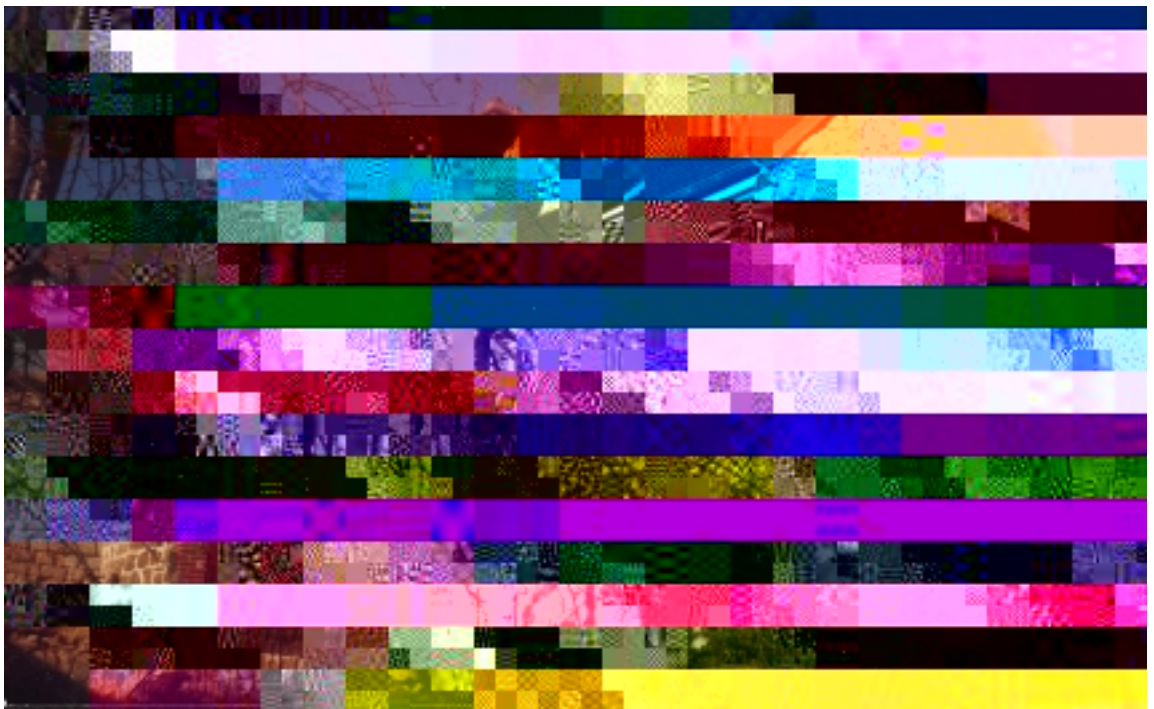
A partir de la Révolution, la maison fait des progrès quand même. L'état des lieux pose des jalons de mieux en mieux. Pissarro la fixe pour l'éternité dans un tableau. Malheureusement la bâtisse n'apparaît pas en entier sur la toile. Mais l'oeil de boeuf pose parfaitement pour la postérité.

Il vient, à vrai dire, un peu comme un oeil de cyclope frapper la maison de plein fouet. Un trou ovale au milieu du frontD0.331 Un eu genre pour l'époque. La maison donn Un eans la décoration en grand. Av Un-elle les moyens corresponeants ? A voir l'oeil-de-boeuf unique eans le





**Figure 2.- Jardins potagers de l'Hermitage. (Photo T. Anmarkrud )**



bottes de sept lieues pour jeter leur poudre aux yeux. Dans cet état, le pas vers la folie des grandeurs est maigre à franchir. Au vrai, l'oeil-de-boeuf ne va pas à la maison comme un gant.

Les prétentions de petits propriétaires fonciers, s'en seraient très volontiers dispensés. Soit dit en passant, grand père voyait juses dcm-  
lf  
éta.

vraen

l'oeit

lfseacionidérait

louvcioniretoclsan-1br ne va'ardoioir écaniquummuLettensses dcm-

mettaient moins à l'épreuve l'hygiène la plus élémentaire. Grand père sautait le pas : sa maison se tiendrait désormais au plus propre.

Vis à vis des voisins bien des choses s'arrangeaient parfaitement. Grand père n'abordait pas avec eux le tabou des cabinets Il éludait prudemment la question. Il se forgeait une philosophie de fer. La





**Figure 4.- Philippe sur la grande échelle martelant la façade( Photo. Doucet- 1982)**

La façade depuis longtemps implorait la pitié. Il fallait la refaire









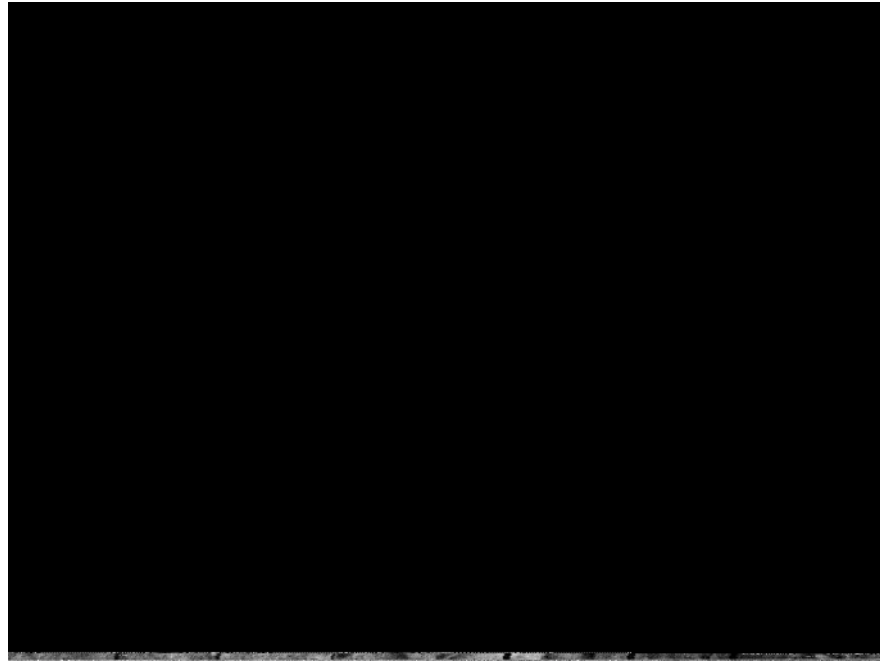






Elle sentait le moisis: sur un fond de fraîcheur, elle mettait son grain de sel discrètement.

L'odeur se digèrait facilement par le nez. L'aigreur devenait fade à l'intérieur. La surprise une fois passée, le couloir tombait à plat sur l'ombre. Dans l'obscurité, deux boyaux s'enfonçaient. L'un fondait à gue d'oeil immédiatement. L' autre se perdait dans le noir de toute façon.



**Illustr. 36.- A gauche l'ancienne fenêtre de la cuisine; à droite, le ceintre coiffant l'ancienne porte. ( Phos2 osdant)**

Grand père en profitait pour y enfourner son fouillis sur des années. A l'aveuglette, 1e bazar, ne savait plus très bien ou se mettre. A la fin, grand père risquait une percée pour bien mettre les choses au point. Il s'y aventurait son boitier Wonder à la main. De l'autre, il

petit matériel d'entretien. Son bois n'était plus tout à fait jeune non plus. Le tabouret branlait tout près de l'écroulement. Le pied s'y posait avec la plus extrême prudence. Tout bougeait constamment pour cirer correctement.

Dessous, une planchette suivait le mouvement incessant. La boîte bourrée de chiffons s'agitait comme un tamis. À côté, trois brosses se tenaient prêtes à l'emploi. Côte à côte, elles cédaient, chacune leur tour, leur place après usage. Quelques poils hérissaient le plus vieux dos en bois. Il garantissait de pures merveilles pour le plus gros. Une fois décrotté, le cirage s'étalait sur du propre. Chaque couleur avait sa brosse réservée à cet effet. Quant au polish, il s'astiquait au chiffon à la dernière brosse. Mais d'un bout à l'autre, le cirage des chaussures étaient orchestré de très loin. À la fin, la valse des chiffons virait au miroir sur le cuir impeccable.









s'installer. Il prenait même la grande table pour sa concentration. L'inspiration venait d'elle même un fois posée cette condition.

A longueur de journée, grand père laissait papa seul à seul avec toute son imagination. Avant de sortir seulement, il réglait la lampe à hauteur pour le soir. A la nuit tombante, le plus simple, disait grand père,

l'appoint en électricité. Grand père leur tirait du nez une dernière

repas de relans. L'appétit s'ouvrait en donnant dans la fumée. Grand père pouvait alors verser son petit coup du médecin. Puis il tranchait du bout de sa cuillère dans la mie de pain à tremper.

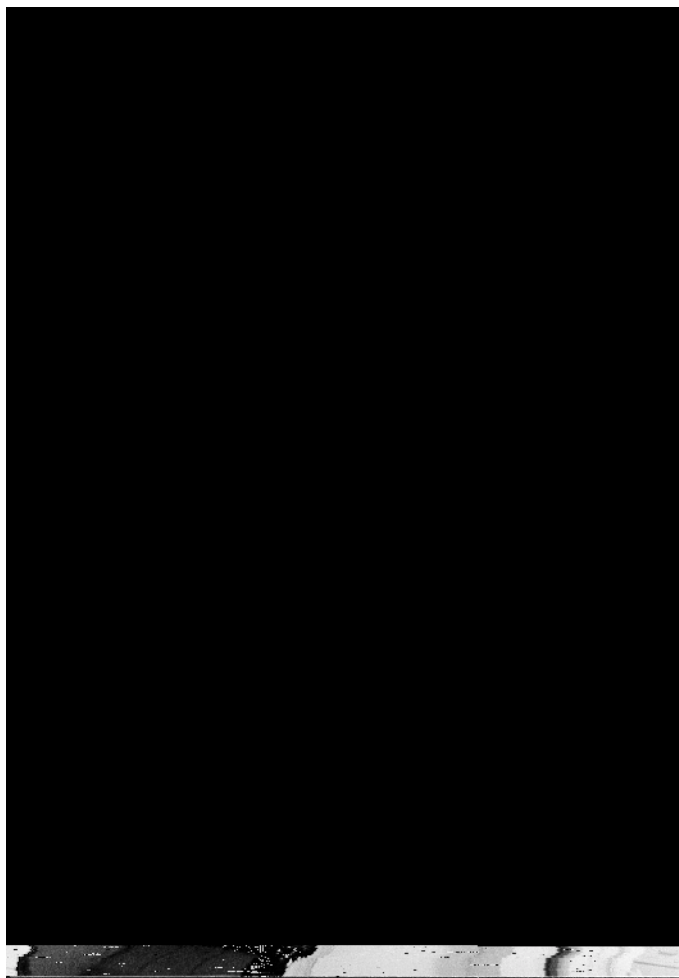
Frais émoulu de Paris, je venais m'accouder le soir à sa table. Je venais m'entraîner le lendemain matin. Je devais avaler un bon bouillon le soir pour ramer léger le matin. D'ailleurs, l'Oise à quelques longueurs de là, me tendait ouvertement les bras. Grand père de son côté rêvait 0(de meygymnastielq étnnanjeunblele )-.2(l)--.2( arévaitouché àer )-1

repau

tabsin.

oupau

Dieuxo: seul ms longrrel(pouvaidrepersnt lehomms àer )-1s ln



**Illustr. 38.- Vers la chambre de Grand père: à mi-hauteur. ( Photo G. Ostling)**

Dans le même ordre d'idée, le café m'attendait sans trainer. L'eau de la première mouture était d'ailleurs mise à bouillir. Pour commencer, il suffisait d'un seul tiroir. J'avais tout mon temps pour une autre journée après. Fermée correctement dans sa boîte, elle garderait son

café risque de s'ouvrir en grand. Une gerbe de grains gicle par terre. Tout

le café pourrait se moudre autrement. En attendant, à la main, un moulin entre les jambes convenait parfaitement.

Le progrès ne s'arrêtait pas pour autant, ajoutait grand père. Mais en attendant, après le café, il faudrait bien aller se coucher comme avant.

***La petite chambre de grand mère Petitjean.***

Enchaînant sur la fin du repas, grand père sortait du four ses briques réfractaires. D'autres fois, il remplissait d'eau ses bouilloaempmæmpmPu



quant à elles, se donneraient à qui en voudrait sur le moment. Le reste était payé sur la pension.



était mise à chauffer. Grand père commençait à se déshabiller. Maman se retirait par conséquent. Papa passait à grand père son petit tabouret d'habitude. Il lui savonnait partout à l'éponge. Pour rincer en dernier, un fond de bassine lui coulait à flot sur la tête. Jusqu'au bout des ongles, grand père était lavé comme un sous neuf.

Grand père se réservait le soin de se raser. Son rasoir mécanique était spécialement étudié. Il avait cédé le pas au sabre, au cuir et au blaireau. A partir d'un moment, en effet, grand père craignait de trop trembler. Avec les lames, il pouvait bouger sans se couper. De plus, grand père e pas sa pierre d'Alun d'autrefois<sup>47</sup>. A la moindre égratignure, il effaçait le fil rouge du rasoir. Il n'en sentait que le feu un peu après seulement. Rasé de près, grand père terminait en beauté dans le baquet sur sa chaise. Il demandait une goutte d'after shave à papa. Il pourrait encore plaire, disait grand père. Il pensait aux

Dans la valse des infirmières, grand père râlait pourtant. A son chevet, le moindre confort manquait, disait grand père. Il ne ferait pas de vieux os par ici. Il prendrait même un taxi pour rentrer sur le champ. L'argent pour payer était toé feréparé.

Sa maladie suivait les courbes au pied du lit. Pour la souffrance en dehors du tracé, il n'y avait pas à s'inquiéter. Avant et après l'opération, le nécessaire serait fait. Personne ne s'apercevrait de rien, déclaraient les infirmières. En réalité, grand père était déjà parti dans son rêve à moitié. Une fois opéré, les choses se son ferécipiteés. Il ne restait plus rien à faire. Seuls les médicaments soulageaient encore un peu. Grand père perdait pied dans les tonnes de somnifères. A force, il était emporté sans broncher.

Sa délivrance devait arriver fatalement. En fait, le décès déclenchait les choses d'elles mêmes. Il suffisait de suivre les instructions toé es eréparées. Pour le bon déroulement de l'enterrement, il n'y avait pas de soucis à se faire. La chapelle ferait l'affaire parfaitement. Elle était strictement réservée à cet effet. Elle employait même un curé atticré. Il savait comment faire pour grand père. Il ouvrait son église taillée au carré dans la lumière. Rien n'y manquait : les vicraux nouvelle manière ni les micros pour les sermons.

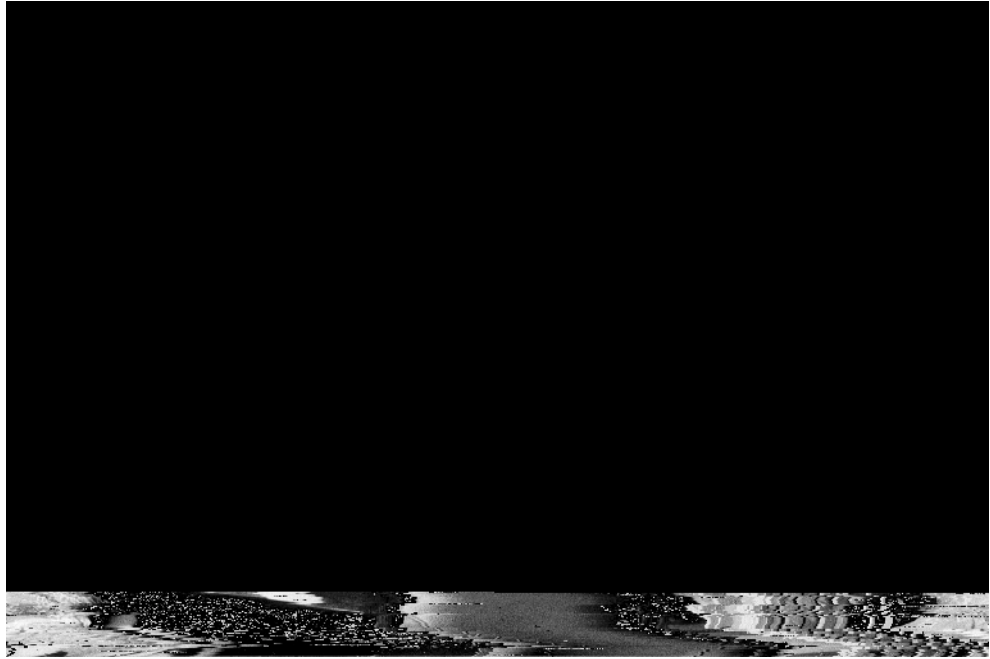
En chair, le curé était sobre également. Une simple prière avait été demandée. Après toé , grand père, n'était pas très pratiquant. Mais il

Sans se presser, la cérémonie commençait sur un très beau morceau. La musique tremblait un peu sur les reliques. L'orgue était vraiment vieux jeu. Saint-Maclou tout de même vivait un peu. Les voûtes vibraient gigantesques au dessus de maman. Petites comparées à côté, toutes ses fleurs n' étaient qu'une goutte d'eau. Entre la nef et le chœur se creusait un fossé vide immense.

Comble de malchance, les prières à voix basses ne couvraient pas tous les sanglots. Les pleurs se mouchaient discrètement dans les rangs. Heureusement, le défilé arrêta de pleurnicher au coup de goupillon. Travées par travées aspergeaient ses gouttes d'eau bénite. Le geste était orchestré par le curé. Il était descendu du haut de son sermon. Tout se passait très bien selon ses vœux. Même ma tante venue de loin pi190rs ister papa ne pressait pas le pas. La succession l'inquiéterait plus tard. Mais pi190l'instant, elle enterrait maman seulement. D' elle, d'ailleurs, il ne restait pas grand chose. De plus, elle avait distribué tout avant.

De fait, Saint Maclou se terminait très bien. Les condoléances étaient réduites à rien. Restait le coléndosern10fnuet. plix tur à aient réptai à vic





**Figure 6.- La bibliothèque ( vue actuelle, photo G. Ostling)**

Papa venait justement d'hériter de son père. Un meuble encombrant prenait la pièce entièrement. Grand père se repliait dans la petite chambre d'à coté. Son lit était correctement orienté. Les pieds dans la bonne ligne facilitent le sommeil sur deux oreilles. Avant de s'endormir grand père avait même la place d'une chaise pour le pli de son pantalon. L'armoire était la même depuis le temps. Ne restait qu'à veiller à l'entretien de son linge propre.





## **Table des matières.**

**I. EN ALLANT SUR PONT** 09.96 113.4<sup>es</sup> matST



## **Table des illustrations.**

|  |   |
|--|---|
| Illustr. 1.- La gare Saint Lazare, C. Monet, Musée d'Orsay, 1877, Paris..... | 4 |
| Illustr. 2.- La Gare de Pontoise.....  | 5 |
| Illustr. 3.- Pontoise, vue du Marché. Coll. Vicherod.....                    | 8 |

